

Interview, Joana Abriel, 24 Heures et La Broye

«Je me souviens de la voix des bombes»

Issu d'une famille chrétienne maronite de quatre enfants, Pierre Halaby est né il y a 31 ans à Beyrouth, en pleine guerre civile. Rencontre avec cet homme qui a vécu toute son enfance dans un pays en guerre, avec comme chants d'oiseaux, des bombes.

J'ai rencontré Pierre Halaby la première fois en Suisse en 1990. Il avait 14 ans et était venu chez nous grâce à une association permettant à des enfants libanais ayant toujours vécu la guerre, de faire l'expérience d'un pays en paix. Ma famille l'a accueilli durant six semaines. Suite à cela, nous nous écrivions de temps en temps. L'année passée, le téléphone a sonné, c'était Pierre...16 ans après !!! il est revenu pour la première fois l'année passée, et maintenant dès qu'il peut il vient chez nous en Suisse.

J'ai de la peine à imaginer que tu sois né dans un pays en guerre et moi dans un pays en « fleur ». Que représente pour toi la guerre?

Je suis né un jour où la guerre était très forte, ils ont fait des feux d'artifice pour m'accueillir! Donc la guerre je la connais, je suis né dedans!

Je pense que c'est très idiot de faire la guerre. Car on est toujours les mêmes au Liban. Ceux qui ont fait la guerre sont toujours là et occupent les mêmes places. Ça n'a pas aidé à améliorer la situation. La guerre n'a rien changé!

Arrivais-tu à imaginer que dans d'autres pays la paix pouvait exister?

Quand j'étais là-bas, j'avais l'impression que tout le monde vivait ça. En arrivant en Suisse, j'étais étonné de voir que les gens vivaient sans violence et sans peur.

C'est fou! À la télévision vous ne voyiez pas ce qui se passait ailleurs?

Dans les médias, il n'y avait que des informations sur le Liban, et de temps en temps des films...des films de guerre !!! Même la musique à la radio était uniquement de la musique patriotique!

Quel est ton premier souvenir de la guerre?

Je me souviens de la « voix » des bombes quand j'avais six ou sept ans. Une fois, à l'école, j'étais très petit, on entendait des bruits venant de loin. On a dû arrêter l'école. Mon père était venu nous chercher en voiture, mes deux frères et moi. Dehors, tous les parents étaient là, étourdis par la guerre qui recommençait. Tout le monde paniquait et partait très vite.

J'habitais une maison dans l'Est de Beyrouth, dans la partie chrétienne. Pendant les «attaques», nous étions tous dans l'unique pièce sans fenêtre, au milieu de la maison. On restait là à attendre que le cessez-le-feu arrive!

Comment saviez-vous que le cessez-le-feu allait arriver?

À travers la radio. Pendant le cessez-le-feu, on allait acheter juste le nécessaire, médicaments, nourriture... Tout en sachant que d'un instant à l'autre, on devait retourner chez nous et attendre...attendre que les attaques passent et espérer qu'elles ne tombent près de chez nous!

Et tout ça pendant 14ans!

Oui, environ 14 ans, mais pas en continu. Il y avait des périodes où ça durait que deux ou trois mois, et puis, plus rien pendant un à deux ans. Quand elle s'arrêtait, d'après la radio ou la télévision, on téléphonait à l'école pour savoir quand les cours reprenaient. On ne savait jamais de quoi était fait le lendemain. On vivait au jour le jour!

Quel à été le moment le plus fort pour toi?

En 1990, notre maison a été bombardée...j'avais 14 ans, je m'en souviens très bien!

A part mon grand frère, toute ma famille et des voisins, étaient à l'intérieur. On était dans la plus grande pièce de la maison, avec une cinquantaine de sacs de sable de 50 kg contre les fenêtres pour se protéger.

Dans la pièce sans électricité, on discutait tranquillement. D'un coup la maison nous est tombée dessus! J'ai mis mes mains sur ma tête et ma tête sur mes pieds et j'ai attendu... Tu n'entends rien, juste le bruit du sable qui te tombe dessus...un bruit sourd...tu ne comprends rien...

J'ai cru que j'étais mort. J'ai commencé à enlever une main, puis l'autre. C'est un sentiment bizarre, car j'avais réalisé qu'une bombe était tombée sur notre maison mais je ne savais pas si j'étais vivant ou non, car la bombe c'est la mort! C'est une fois que j'ai commencé à entendre la voix de mes parents, que j'ai réalisé que j'étais vivant! J'ai les ai tous retrouvé pleins de sable sur le visage!

Pendant ce temps mon grand frère Roger avait été kidnappé par les forces libanaises avec deux de ses amis. On n'avait plus de nouvelle de lui, On le croyait mort!

Une semaine plus tard, mon frère a été libéré. Revenu à la maison qu'il découvre totalement détruite (Pierre marque un temps d'arrêt), il nous a crus morts...

Le temps que la guerre cesse, nous sommes restés trois à quatre mois dans un abri où mon grand frère a su nous rejoindre. J'ai fait plein de rencontres! Par la suite, mes deux frères ont dû fuir dans le nord pour éviter que les miliciens ne les recrutent de force. On les a rejoints quelques mois plus tard dans la maison de mes grands parents.

En 1991, nous sommes revenus à Beyrouth pour reconstruire notre maison et prendre un nouveau départ !

Comment vois-tu l'avenir aujourd'hui?

Parfois je pense aller travailler ailleurs, mais je sais que je vais rester au Liban, parce que j'ai ma famille, ma maison, un travail. On ne doit pas quitter son pays. C'est ma terre! Si tous les Libanais partent, il n'y aura plus personne! Parfois en y repensant, je me dis que ça aurait été plus facile si

mes parents n'avaient pas été Libanais. J'ai envie que mes enfants grandissent au Liban, mais avec une double nationalité! Ils pourraient ainsi partir ailleurs si la situation se dégrade.

Que peux-tu retenir de ton expérience, de la guerre?

Il faut toujours avoir de l'espoir pour vivre au Liban. Ça m'a appris à vivre au jour le jour. J'espère juste que ça restera de l'ordre du passé. Tout ce que j'ai vécu, la guerre, la paix, le malheur, le bonheur, m'a rendu indifférent à ce qui peut m'arriver aujourd'hui! C'est peut-être pour ça que je n'ai pas peur de la mort, parce ce que j'ai déjà eu toutes les possibilités de mourir!

© Sauf accord de l'auteur et de la direction du CRFJ, ces travaux, réalisés dans le cadre de la formation, ne sont pas destinés à la publication ni à la diffusion.